



THÈME 1

Guerres, démocraties et totalitarismes

Ce premier moment de réflexion invite à penser les années 1912-1946 comme un tout, des guerres balkaniques (1912-1913), prélude à la Grande Guerre, aux procès de Tokyo (1946). La Seconde Guerre, enracinée à la fois dans la crise économique de 1929 et dans l'affrontement des totalitarismes (fascismes contre communisme), est une conséquence indirecte de la première ; si bien que plusieurs historiens y voient une « guerre de trente ans » (E. Nolte). Même si ces guerres ont été mondiales, elles eurent d'abord une dimension de « guerre civile européenne », dénoncée aussi bien par W. Churchill, L. Trostki que E. Jünger. Ces deux conflits mondiaux ne doivent pas occulter l'existence de guerres secondaires, coloniales, civiles, exprimant aussi les dissensions idéologiques de la période.

En filigrane, ces guerres révèlent les divergences idéologiques nées depuis la Révolution française : d'un côté, des puissances libérales reconnaissant les droits de l'individu, de l'autre des sociétés conservatrices où l'individu s'efface devant la collectivité incarnée par un État fort. D'un côté, le camp des démocraties, où les nations émanent du peuple ; de l'autre, des régimes autoritaires annihilant toute société civile et politique autonome, confisquant le pouvoir pour une élite (intellectuelle, raciale, prolétarienne...). C'est l'Europe du congrès de Vienne qui disparaît en trente ans. On lit aussi dans ce moment l'achèvement du processus d'industrialisation : le progrès technique permet une destruction de masse, notamment des hommes anéantis de manière industrielle dans les camps de mort.



- Peut-on parler d'une guerre de trente ans et d'une guerre civile européenne en Europe entre 1914 et 1945 ?
 - En quoi ces guerres nous font-elles basculer dans un « siècle des extrêmes » (E. Hobsbawm) marqué par le choc des idéologies ?
 - Comment a-t-on successivement franchi des seuils de violence et quelles ont été les conséquences de ce franchissement sur les sociétés occidentales ?
 - Comment ces guerres totales ont-elles rebattu les cartes du jeu géopolitique mondial, en rétrogradant l'Europe au second rang ?
- 

CHAPITRE 1

La Première Guerre mondiale et les bouleversements de l'Europe (1914-1922)



Comment la guerre a-t-elle engendré les totalitarismes soviétique, fasciste, nazi ? Auschwitz était-il pensable sans Verdun ? Interrogation forte, notamment en Allemagne et en Italie [...]. Cette histoire s'intéresse aux victimes et à leurs bourreaux. Elle médite sur la mort de masse et la tuerie pour tenter d'en comprendre les ressorts et d'en discerner le sens. [...] L'impuissance de l'État à maîtriser l'appareil industriel de mort qu'il a déchaîné est d'ailleurs l'un des éléments tragiques de la guerre ».

A. Prost, J. Winter, *Penser la Première Guerre mondiale, un essai historiographique*, Seuil, « Points Histoire », 2004, p. 286.

L'ESSENTIEL

Les alliances des dernières décennies du XIX^e siècle (Triple Entente, Triple Alliance) avaient été pensées pour éviter le dérapage vers une guerre européenne, au moment des fortes tensions coloniales (Fachoda, Agadir). L'incompréhension mutuelle entre ces sociétés mues par le nationalisme et l'impérialisme rend pourtant inévitable la guerre. La lecture de la presse des mois précédents est édifiante : le conflit semble inévitable, mais on ignore le moment où il va éclater. Manque l'élément déclencheur : l'engrenage s'enclenche avec l'attentat de Sarajevo, le 28 juin 1914.

Le conflit fait figure de première guerre totale de l'histoire : une guerre européenne puis mondiale, qui mobilise la totalité des ressources de la société pour anéantir l'ennemi, qu'elles soient matérielles (artillerie, souscriptions publiques), humaines (au front comme à l'arrière avec le travail des femmes), ou idéologiques (mobilisation des enfants, des habitants des colonies). L'implication totale des « sociétés impériales » (C. Charles) dans la guerre explique qu'il soit si difficile d'en sortir ; il faut revenir à une économie de paix, rapatrier les hommes et les prisonniers de guerres, reconstruire, édifier une nouvelle gouvernance par de nouveaux traités, gérer l'afflux des anciens combattants, souvent mutilés et traumatisés, et souvent devenus malgré eux des poids morts dans la société d'après guerre.

On préférera à une description exhaustive des phases du combat l'étude des formes et des enjeux de la violence de guerre, de l'implication des civils, de l'empreinte du conflit.



- Pourquoi peut-on parler de la première guerre totale de l'Histoire ?
- Le franchissement d'un seuil de violence est-il à l'origine de la brutalisation du continent dans l'entre-deux-guerres, et de la banalisation de la violence politique ?
- Les sociétés européennes sont-elles réellement sorties de la guerre à la fin des combats ?
- En quoi cette guerre rebat-elle les cartes de l'économie et de la géopolitique mondiale ?

Chronologie indicative

1912-1913 : guerres balkaniques. La 1^{re} oppose à l'Empire ottoman la Bulgarie, la Serbie, la Grèce et le Monténégro. Ces derniers obtiennent des Ottomans la renonciation à gouverner leurs territoires; lors de la 2^{de}, Grecs et Serbes s'entendent pour contrer les velléités hégémoniques de la Bulgarie

28 juin 1914 : assassinat de l'archiduc d'Autriche (héritier du trône austro-hongrois) François-Ferdinand et de sa femme, à l'origine de l'ultimatum contre la Serbie qui provoque l'entrée en guerre

28 juillet-4 août 1914 : la plupart des puissances européennes sont entrées en guerre par le jeu des alliances

Août-septembre 1914 : défaite russe face aux Allemands à Tannenberg

6-12 septembre 1914 : première bataille de la Marne. Les Allemands sont à 60 km à peine de Paris mais sont repoussés par Foch et Gallieni (épisode des taxis de la Marne)

Mars 1915 : l'Italie sort de la Triple Alliance pour combattre aux côtés de l'Entente

Avril 1915 : bataille de Gallipoli (ou des Dardanelles) et débarquement anglo-français et australien pour prendre le contrôle de la mer de Marmara aux Ottomans. Défaite de l'Entente

Février-novembre 1916 : bataille de Verdun, responsable de la mort de plus de 310 000 Français et Allemands (J. J. Becker)

Juillet-novembre 1916 : bataille de la Somme, responsable de la mort de plus de 440 000 combattants

Avril 1917 : entrée en guerre des États-Unis; les premières troupes combattent en décembre

Octobre-novembre 1917 : révolution bolchevique aboutissant en mars 1918 à l'armistice de Brest-Litovsk par lequel la Russie sort de la « guerre impérialiste »

Octobre-novembre 1918 : victoire des Italiens sur les Austro-Hongrois à Vittorio Veneto

11 novembre 1918 : armistice signé à Rethondes entre les Allemands et les Français

28 juin 1919 : signature du traité de Versailles entre la France et l'Allemagne

10 septembre 1919 : traité de Saint-Germain-en-Laye avec l'Autriche

17 novembre 1919 : traité de Neuilly avec la Bulgarie

4 juin 1920 : traité du Trianon avec la Hongrie

10 août 1920 : traité de Sèvres avec la Turquie

I. Les origines et le déroulement de la guerre

A. Les causes de la Première Guerre mondiale

L'historiographie (J. B. Duroselle) a pris l'habitude de distinguer des causes lointaines, ou profondes, et des causes immédiates de la Première Guerre mondiale.

Parmi les causes profondes du conflit, on citera la montée de l'idée nationale, présente dans tous les pays européens. Depuis le « printemps des peuples » (1848), le nationalisme a été encouragé par les États pour constituer une identité collective, par l'école notamment (en France, en Allemagne). La nation, idée mobilisatrice, devient l'outil pour obtenir l'unité d'un territoire derrière un État. Cette idée « de gauche » glisse vers la droite : symbole de la révolution (1789), de la défense collective (au moment de la Commune), de l'émancipation (les romantiques la récupèrent), elle est devenue une idée impériale (la « Grande nation » de J. Godechot) puis conservatrice et exclusive (Maurras, Déroulède). Le nationalisme au début du XX^e siècle est aussi bien porté par les républicains que par l'extrême droite. Seule une partie de l'extrême gauche, favorable à l'Internationale ouvrière, y est hostile car il mène tout droit à une guerre plébiscitée par les capitalistes.

Dans le prolongement de cette idée, C. Charles explique la guerre par le culte des « sociétés impériales ». France, Angleterre, Allemagne se pensent comme des modèles à exporter mais inconciliables. Les élites peinent à communiquer et veulent souvent la guerre : en Angleterre, l'aristocratie rentière monopolise l'essentiel du pouvoir économique et politique de la monarchie parlementaire. En Allemagne, l'aristocratie militaire concentre l'essentiel du pouvoir, et recherche des faits d'armes pour s'affirmer. En France, la bourgeoisie des talents a été favorisée par la République au détriment des anciennes élites nobiliaires, et les politiques matrimoniales ont fait fusionner peu à peu les deux groupes. Ces élites ne maîtrisent que rarement la langue de l'autre, et éduquent leur jeunesse dans le rejet du modèle du voisin. Toutes expriment leurs velléités hégémoniques par la politique de conquête coloniale. Cette opposition est extensible à l'ensemble des espaces entrés en guerre en 1914 : les empires sont menacés d'éclatement par de jeunes nations soucieuses de s'ériger en État, et désireuses de ce fait de fixer des frontières. L'Empire ottoman a dû reconnaître l'indépendance de la Grèce, de la Serbie, du Monténégro, de la Roumanie et de la Bulgarie (1832-1908). L'Autriche-Hongrie est préoccupée par les tensions entre les Magyars et leurs voisins. Les empires semblent venus d'un autre temps.

Les analystes marxistes estiment que le capitalisme et le militarisme sont responsables de l'embrasement européen. Lénine, dans *L'Impérialisme, stade suprême du capitalisme* (1916), explique que les capitaines d'industrie et les détenteurs de capitaux ont intérêt à produire des guerres pour maximiser leurs profits et continuer à pressurer le prolétariat. Les moments de friction entre Français, Anglais et Allemands, à Fachoda ou Agadir, accréditent ces thèses. Les grandes entreprises sidérurgiques (Schneider, Krupp) n'ont pas intérêt à apaiser les relations internationales. Le militarisme aggrave les tensions : divers travaux ont mis en lumière le bellicisme du ministre des Affaires étrangères autrichien Berchtold, et d'une génération d'officiers quadragénaires qui avaient besoin d'une guerre pour monter en grade. L'ambassadeur français en Russie, Maurice Paléologue, a été critiqué pour la lenteur avec laquelle il a transmis les informations. Il incarne l'esprit de revanche d'une vieille diplomatie soucieuse de laver l'affront de 1870. En outre, la question de l'Alsace-Moselle est au cœur du nationalisme français et de l'opposition avec l'Allemagne. Les petits enfants apprennent notamment dans ce « lieu de mémoire » (P. Nora) qu'est le *Tour de France par deux enfants* (best-seller des manuels scolaires réédité de 1870 à la Seconde Guerre) les aventures de deux petits orphelins qui, animés d'un patriotisme ardent, quittent l'Alsace occupée par les Allemands en 1870.

Les causes immédiates sont néanmoins déterminantes, parce qu'elles facilitent l'acceptation de la guerre : l'assassinat de l'archiduc d'Autriche offre à Berchtold le prétexte qui lui manquait. Assassiné par un nationaliste serbe appartenant au mouvement « Jeune Bosnie », G. Prinzip, l'archiduc déclenche à titre posthume une guerre qu'il essayait de désamorcer. L'Autriche demande aux Serbes d'associer

Jean Jaurès (1859-1914) : normalien, philosophe, député du Tarn, il est le fondateur du journal *l'Humanité* et l'un des dirigeants les plus charismatiques de la SFIO créée en 1905 pour réconcilier socialisme et démocratie parlementaire. D'abord modéré, il soutient les mineurs en grève de Carmaux. Pacifiste infatigable, tribun hors pair, il est assassiné à la veille de la mobilisation générale.

la police autrichienne à l'enquête. Les Serbes ne peuvent accepter cette violation de leur souveraineté et le monde se résigne à attendre la fin de l'ultimatum austro-hongrois pour ouvrir les hostilités. En France, le principal chantre de la paix, le socialiste Jean Jaurès, est assassiné, attablé au café « Le Croissant », par un illuminé, R. Villain. À ses obsèques, le syndicaliste L. Jouhaux,

Léon Jouhaux (1879-1954) : syndicaliste français, secrétaire général de la CGT de 1909 à 1947. Favorable à l'Union sacrée et hostile à la révolution bolchevique, il reste à ses fonctions malgré la scission syndicale de 1921. Il est mis à résidence puis déporté par Vichy. Il quitte la CGT où son autorité faiblit, et fonde en 1948 la CGT-FO.

pacifiste plus que pacifiste, se résigne à se ranger dans le camp de la guerre, allant même jusqu'à indiquer aux pouvoirs publics les personnages susceptibles de perturber la mobilisation générale (le très secret « carnet B »). À l'opposé de l'échiquier politique, le très antiparlementaire et anticommuniste M. Barras prend la plume pour dénoncer le seul ennemi du moment, l'Allemagne du Kaiser. L'Union sacrée a son pendant côté allemand (la Burgfrieden) : les affrontements entre partis se taisent, les députés votent la

totalité des crédits de guerre. Les intellectuels se mobilisent en octobre 1914, signant une pétition indignée contre les calomnies françaises concernant le bellicisme allemand.

Pacifiste – pacifiste : est pacifiste celui qui rejette la guerre et recherche à tout prix la paix. Est pacifiste, celui qui est favorable à la paix mais comprend la nécessité de la guerre.

Parmi les causes immédiates de la guerre, il faut également souligner les dernières alliances : la Russie rejoint la France et l'Angleterre en 1907, et malgré l'alliance balkanique de 1912-1913, Bulgarie et Serbie se retrouvent dans des camps opposés, réciproquement celui de l'Allemagne et celui de la Russie. Le bilatéralisme a été en partie responsable de l'effet boule de neige de cette guerre.

B. De la guerre de mouvement à la guerre de position

La guerre éclate dans un sentiment d'interrogation mais de relatif enthousiasme, attesté par les images des fantassins rejoignant les trains pour le front; la propagande agit déjà, et les paysans français qui troquent leur faucille pour un fusil pensent être de retour au bercail pour les moissons et les vendanges. Les officiers d'état-major optent pour une guerre assez traditionnelle, héritée de Clausewitz et Napoléon. Foch retente au début de la bataille de la Marne la manœuvre d'Austerlitz, pour contourner l'armée allemande par son flanc et la scinder en deux; les soldats envoyés en masse sur le front ardennais portent encore l'uniforme au pantalon rouge garance. Jusqu'à ce que la boue des tranchées les recouvre, ces hommes deviennent des cibles mouvantes pour les artilleurs du camp opposé (jusqu'à mars 1915). Les premiers combats se déroulent dans une certaine improvisation; à preuve l'arrivée des soldats sénégalais sur le front ardennais en 1915. Pétrifiés, gelés, les malheureux sont bien vite positionnés en seconde ligne pour éviter le carnage. Rares sont les chefs conscients des changements induits par la mécanisation et les progrès de l'artillerie : pourtant la guerre de Sécession (1861-1865) avait déjà ouvert la voie aux mitrailleuses et à la guerre des tranchées.

Jusqu'à la fin de l'année 1914, la guerre de mouvement est privilégiée : trois batailles vont obliger l'état-major à rectifier le tir. Début septembre 1914, les Allemands sont déjà parvenus sur les rives de la Marne. Les Parisiens entendent le bruit des canons et redoutent une réédition de 1870. Utilisant le réseau de chemin de fer en étoile autour de Paris, pour déplacer rapidement et latéralement les troupes, et les taxis de la Marne pour amener du sang neuf sur le front des combats (grâce à Gallieni), Foch parvient à repousser l'attaque allemande. Sur le front est, Allemands et Russes se heurtent à Tannenberg (17 août-2 septembre) dans l'actuelle Pologne, pour asseoir leur autorité sur la Vistule. Les Russes d'abord victorieux subissent, impuissants, la contre-offensive de Hindenburg pour éviter la prise de Koenigsberg et se retrouvent bientôt encerclés par Ludendorff. Enfin en janvier 1915, face au détroit du Bosphore, les Anglais de l'amiral Churchill, soutenus par les Australiens et les Néo-Zélandais (puis les Français), veulent prendre aux Ottomans la mer de Marmara et s'offrir une fenêtre sur l'Asie. Il faut sécuriser le détroit des Dardanelles pour tranquilliser le commerce britannique, encercler l'Allemagne et la priver du soutien actif de la marine de ses alliés. Les mines en haute mer, les balles au moment du débarquement sur la presqu'île de Gallipoli, et surtout la typhoïde, ont raison des forces de l'Entente. Les Ottomans résistent et les forces anglo-françaises doivent finalement débarquer en Grèce, violant ainsi sa neutralité, pour parvenir à aider les Serbes. Ils n'empêchent pas l'adhésion de la Bulgarie à la Triple Alliance.

Le sol s'est dorénavant creusé de tranchées ; on sort de la guerre de mouvement. À l'est, au sud, à l'ouest, le front s'est stabilisé. On passe à la guerre de position. Les exemples seraient innombrables pour décrire l'atrocité vécue par les poilus. On retiendra simplement ici les deux batailles phares, devenues l'emblème macabre de cette guerre, Verdun et la Somme. Le haut-commandement allemand veut faire tomber Verdun, un fort à peine défendu alors, mais un verrou sur un méandre de la Meuse que Falkenhayn veut forcer pour « saigner à blanc » les Français et les démoraliser. Six mois durant, Allemands et Français vont s'entredéchirer pour quelques dizaines de km², perdre et reprendre des forts qui sont restés comme des hauts lieux de l'héroïsme et du sacrifice inutile (la Mort l'Homme, Vaux, Douaumont, autant de points frontaliers défendus âprement). Dans l'hiver continental, les poilus s'enterrent dans la boue, au milieu des rats, les officiers – privilégiés – dans les casemates. On circule dans des tranchées protégées du feu ennemi par un tracé sinueux, des barbelés infranchissables et des sacs de sables. On relève une unité, usée par le manque de sommeil et une nourriture infâme (les boîtes de « singe », le corned beef immonde que les soldats disaient ressorti des stocks de 1870), en passant par les « boyaux ». Le sifflet retentit : les hommes pleurent, vomissent, boivent de l'alcool pour se donner du courage, se soulagent dans des boîtes de fortune que l'on fait circuler de main en main. C'est l'heure de l'offensive. On s'extirpe avec son paquetage de 20 kg, son fusil à baïonnette à la main, évitant ses propres barbelés. On court rapidement, suivant une trajectoire oblique pour éviter les mitrailleuses, la bouche ouverte, pour préserver ses tympans des explosions, et entendre les ordres de repositionnement. De part et d'autre, des corps déchiquetés, mutilés, décrits notamment par Barthes dans ses *Carnets* ou Blaise Cendrars dans *La Main coupée*. Les nouvelles armes infligent des blessures horribles : dès la fin de l'année 1914, les Allemands utilisent le gaz moutarde

(chlorine) ou ypérite. Deux ans plus tard, les chimistes mettent au point le phosgène, plus toxique, contre lesquels les masques ne suffisent pas. Ces armes infernales se retournent parfois contre leurs utilisateurs avec le vent, ainsi que le raconte E. Jünger dans *Orages d'acier*. Les lance-flammes produisent également des dégâts considérables, moins cependant que les canons Krupp. Les soldats sont ensevelis vivants, ou affreusement mutilés, comme les traumatisés de la face appelés plus tard les « gueules cassées ». Au final, plus de 300 000 hommes perdent la vie à Verdun. Pétain, devenu responsable des opérations, impose d'améliorer l'ordinaire des troupes, d'organiser

Philippe Pétain (1856-1951) : sa célébrité est tardive ; il la doit à la légende de Verdun en 1916, et à sa reprise en main au moment des mutineries de 1917. Cette légende est confortée par sa victoire sur Abd el-Krim dans la guerre du Rif. Il obtient après la défaite de 1940 les pleins pouvoirs du Parlement, entre à Montoire dans la collaboration active (octobre) et antisémite (statuts des juifs). Condamné à mort en 1945, sa peine est commuée en prison à vie.

une rotation plus rapide, et de jamais faire donner les bataillons sans avoir préparé l'offensive par l'artillerie. Douaumont est finalement repris aux Allemands qui décident d'abandonner l'offensive. Dans la Somme, plus au nord, Anglais et Allemands, principalement, livrent une bataille encore plus meurtrière. Le 1^{er} juillet 1916, en 30 minutes, 30 000 hommes sont mis hors combat, morts, disparus ou blessés. La bataille dure jusqu'en novembre et coûte la vie à plus de 400 000 hommes de troupe. La situation semble figée.

C. Les ruptures de l'année 1917

Trois événements ont alors particulièrement changé le cours de la guerre.

En avril tout d'abord, suite au torpillage de navires commerciaux américains (le *Vigilanza*, l'*Algonquin*), **les États-Unis se résignent à déclarer la guerre à l'Allemagne** ; les premières troupes combattent sur le front dès décembre et jouent un rôle décisif dans la victoire finale de l'Entente. D'autres paramètres ont amené les Américains, jusqu'alors isolationnistes, à opter pour le conflit. D'une part ces torpillages font suite à celui, meurtrier et touchant des civils, du *Lusitania* en 1915. D'autre part, l'interception du télégramme envoyé par le ministre des Affaires étrangères allemand Zimmermann au gouverneur mexicain, pour lui demander d'entrer en guerre à leurs côtés contre les États-Unis, met le feu aux poudres.

Sur le front, au printemps 1917, le nouveau général en chef, Nivelle, lance une vaste offensive sur le chemin des Dames pour gagner la guerre et rompre avec la guerre d'usure. Elle échoue et le désespoir gagne les soldats. En mai, il leur demande un nouvel effort mais se heurte à des refus de combattre. Les mutins revendiquent une meilleure rotation des troupes, une préparation d'artillerie plus soutenue, et ne veulent plus mourir pour rien. La bataille du chemin des Dames a coûté la vie à 80 000 hommes en quelques jours ; certains composent alors, du nom d'une localité voisine, la chanson de Craonne qui fait aujourd'hui figure de manifeste pacifiste. A. Prost y voit une certaine professionnalisation de la guerre, assimilant mutineries et grèves. Les soldats ont acquis une culture professionnelle, une manière de faire la guerre et sont mécontents de l'inefficacité des opérations. Leur revendication porte sur l'utilité des combats. En outre, simultanément à l'arrière, des grèves

éclatent pour demander une amélioration du quotidien et la cessation des combats. Ces mutineries ne sont pas une spécificité française : N. Werth a montré que l'armée tsariste avait connu des rébellions estimées entre 1,5 et 3 % des effectifs totaux. Dans les derniers mois de 1917, 2 millions de soldats regagnent leur domicile en commettant des horreurs, faisant craindre aux généraux un « bolchevisme de tranchées » (R. Pipes) car ils disent vouloir éliminer les propriétaires fonciers. En France, au plus 30 000 hommes ont à un moment refusé le combat. 3 427 sont passés en conseil de guerre selon G. Pedroncini, 554 ont été condamnés à mort, 49 exécutés en partie sur la demande de Pétain qui a remplacé Nivelle pour éviter la contagion. Le phénomène a été bien plus marginal que ne le prétend, par exemple, S. Kubrick dans son film *les Sentiers de la gloire (Paths of glory)*. Beaucoup parmi ces mutins sont des artisans et des ouvriers manuels, plus que des paysans, sans doute parce qu'ils sont déjà plus politisés selon C. Charles. Certains sont effectivement animés par un pacifisme ardent ; mais la plupart veulent simplement rentrer chez eux. Néanmoins c'est l'Italie qui compte le plus grand nombre de déserteurs, 15 % des combattants ont à un moment déserté ou fait preuve de « défaitisme ». 750 condamnations à mort ont été exécutées sur les quelque 3 600 procès effectués (en dehors des exécutions sommaires).

La troisième et dernière rupture court sur toute l'année 1917, même si elle s'accélère en octobre : il s'agit de la **révolution d'Octobre par laquelle les « bolcheviks »** (en russe les « minoritaires ») l'emportent sur les mencheviks plus modérés et **instaurent une dictature communiste**. À leur tête, I. Oulianov, dit Lénine, entend appliquer ses *Thèses d'avril*, muries à Genève au début de la guerre : prise de pouvoir par les soviets (petits comités de travailleurs, paysans et ouvriers). Élimination des gros propriétaires et redistribution de la terre aux paysans. Sortie de la guerre impérialiste qui sert les intérêts capitalistes. Cette dernière idée, très populaire, est vite appliquée : l'armistice de Brest-Litovsk est signé en décembre 1917 et appliqué dès mars 1918. Il débouche sur une guerre civile de trois ans entre Blancs et Rouges, tsaristes et communistes. Bien vite, une troisième force composée de paysans insurgés, les « Verts », s'oppose aux réquisitions forcées et refuse la mobilisation, combattant les deux autres camps.

Vladimir Ilitch Oulianov, dit Lénine (1870-1924) : avocat marxiste arrêté par les tsaristes en 1895, il est déporté en Sibérie. Le fleuve Léna lui inspire son surnom. En exil en Europe, il prépare depuis la Suisse sa révolution ; il signe la paix de Brest-Litovsk puis organise le « communisme de guerre » pendant la guerre civile, avant de lancer la NEP (1921) sans renoncer à la dictature.

D. La sortie de la guerre d'usure et la victoire finale

À partir de mars 1918, les Allemands décident de reprendre la guerre de mouvement et lancent à nouveau une opération sur la Marne, libérés du front russe. Ils sont à 50 km de Paris, et la ville est terrorisée par la « Grosse Bertha » dont les obus atteignent la capitale. Ils attaquent également en Picardie, en Champagne et en Flandres.

Spartakisme : mouvement d'extrême gauche allemand, marxiste et pacifiste, né en 1916, très actif au moment de la révolution de novembre 1918, autour des figures R. Luxemburg et K. Liebknecht. Ils sont assassinés en 1919.